

Collège : au-delà des questions qui divisent, on parle peu de l'essentiel... une vraie réforme du fonctionnement.

Et, pour commencer, la mosaïque (presque toujours) incohérente des enseignements et la noria des "heures de cours" !

Jean Mesnager

Comment le collège prend en charge les enfants de France que lui livre l'école primaire ? Réponse : de la façon la plus absurde qui soit. Sortant de l'école où ils sont suivis toute la journée par un seul maître, à quelques exceptions près, les voilà ballotés d'un "cours" à l'autre dans une structure morcelée peu propre à les accompagner, les aider ; et l'on pense bien sûr aux plus fragiles. Les enseignements se succèdent sans cohérence autre, dans bien des cas que les contraintes de services des professeurs, encourageant la dispersion mentale et entravant gravement une réelle mise au travail. Outre la difficulté à s'organiser avec cahiers de textes, devoirs, matériel, mouvements d'une salle à l'autre propres à générer l'égaré et l'agitation, il leur faut attendre des semaines avant que dans cette noria ils soient considérés comme des sujets singuliers. Malgré l'existence du "professeur principal", ils sont rarement suivis de près par une personne qui, les observant sur un temps suffisamment long, pourra proposer à chacun un "programme adapté de progrès".

Certes, les années passant, les élèves les plus "sérieux" et familialement suivis s'adaptent. De plus, conscientes de ces inconvénients, beaucoup d'équipes de collèges tentent de donner de la cohérence à l'édifice "emploi du temps". Mais la mise en harmonie est fondamentalement limitée par le système "un cours, un professeur". Les propositions de la réforme dans ce domaine risquent bien de se limiter à quelques actions ponctuelles, des réussites locales, dont beaucoup sont bénéfiques, mais qui resteront des exceptions.

Plus grave encore, les habitudes pédagogiques héritées de l'époque où seulement 20% d'élèves fréquentaient le collège sont de nature à enfoncer plus qu'à tirer d'affaire les plus fragiles. Dans bien des matières, avec le système du "cours", c'est l'écoute passive qui prévaut au détriment de l'action, à un âge où l'on apprend d'abord en faisant ; dans ce cadre les moins concernés sont ainsi encouragés à la passivité.

Quant à l'ingénierie générale qu'on attendrait dans cette structure morcelée, entendons par là un vrai projet de classe réunissant tous les professeurs pour une vraie coordination de leurs enseignements, elle est le plus souvent inexistante. Imaginons l'entreprise ou l'hôpital dans la même situation, sans briefing ni contrôle de fonctionnement. Seuls existent les conseils de classe qui se bornent à entériner la réussite ou l'échec et prodiguer quelques "conseils".

Enfin, concernant la maîtrise et l'étude de la langue française, indispensable compétence pour la réussite dans toutes les disciplines, les plus défavorisés ne sont absolument pas pris en charge avec un dispositif différencié de remise à niveau. « Ce n'est pas notre travail », continuent à penser beaucoup de professeurs. "Comment puis-je faire cours avec des enfants qui ne savent pas lire" ? On pourrait leur rétorquer de "s'y mettre quand même". C'est un tant soit peu le cas dans les heures de soutien, mais elles sont souvent réduites à des reprises ponctuelles de cours, lorsqu'il faudrait de vrais programmes personnalisés d'apprentissages ou réapprentissage fondamentaux. Mais comment les organiser dans cette mosaïque des services, et les faire mener par des professeurs qui que peu de formation dans ce domaine ?

Une idée d'année intermédiaire, par exemple CM3 ou pré 5°, avec refonte du système des services et du nombre des profs, et un enseignement différencié, pourrait être envisagée. Ce n'est qu'une hypothèse parmi d'autres.

Jean Mesnager, ex-professeur d'IUFM, ex chargé de mission au défunt Observatoire National de la Lecture, directeur du ROLL (dispositif de lutte contre l'illettrisme précoce et de pédagogie de la compréhension, regroupant plusieurs milliers d'enseignants)